

## VIRILITÉ ET VIRILISME DANS LES QUARTIERS POPULAIRES EN FRANCE

Daniel WELZER-LANG (\*)

*Le virilisme observable chez certains jeunes de quartiers populaires peut être analysé comme une stratégie de défense collective en réponse à la peur du chômage, du racisme, à l'état de non-droit, à la souffrance de ne pouvoir exhiber d'autres attributs de la virilité.*

*Il s'inscrit plus généralement dans une société de domination masculine, qui conforte ce repli viriliste.*

Cet article essaie de prolonger quelques-uns des débats menés lors des élections municipales de Toulouse avec la liste Motivé-e-s sur les rapports entre virilité et « quartiers » (1), tout en approfondissant mes écrits antérieurs sur les constructions sociales du masculin. Au-delà de la stigmatisation et de la désignation, j'aimerais essayer de comprendre les rapports entre la virilité des hommes et ce que je nomme les crispations virilistes que l'on peut observer sur les quartiers populaires en France. Savoir en quoi les jeunes mâles qui se donnent à voir au bas des tours ne sont pas un phénomène exceptionnel, mais au contraire une forme exacerbée de virilité, liée au destin post-colonial de ces jeunes.

---

(\*) Maître de conférences, université Toulouse-Le Mirail, équipe Simone/SAGESSE (Savoirs, genre et rapports sociaux de sexe). Email : [dwl@univ-tlse2.fr](mailto:dwl@univ-tlse2.fr)

## ***Mais avant tout, revenons sur les termes utilisés***

Qu'est-ce que la virilité ?

Dans le *Dictionnaire critique du féminisme*, paru aux PUF en novembre 2000, avec Pascale Molinier (CNAM/Paris), nous la définissons ainsi :

« *La virilité revêt un double sens :*

1) *les attributs sociaux associés aux hommes, et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le "droit" à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent pas, être virils : femmes, enfants...*

2) *la forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine. La virilité, dans les deux acceptions du terme, est apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes au cours de leur socialisation pour qu'ils se distinguent hiérarchiquement des femmes. La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine. »*

La virilité constitue donc l'attribut principal des hommes, des garçons, dans leurs rapports au monde, aux femmes et aux hommes, à travers les rapports sociaux de sexe. Les rapports sociaux de sexe organisent les représentations et les pratiques des hommes et des femmes en les constituant comme hommes et comme femmes dans des relations de pouvoir asymétriques et hiérarchisées, ce que Bourdieu appelle la violence symbolique (1998). Rassurons ceux qui pourraient être inquiets Et il y en a... En critiquant la virilité obligatoire, il n'est bien évidemment pas question de castrer les hommes, ni les hommes habitant les quartiers populaires (motivé-e-s ou non), ni les autres. Le fait de désirer des femmes, des hommes, ou les deux, n'est pas en cause. La manière de le faire et/ou de l'imposer, oui !

## ***Le virilisme est l'exacerbation des attitudes, représentations et pratiques viriles***

Tous les hommes, parce que hommes, sont (ou doivent être) dominants dans leurs rapports individuels et collectifs avec les femmes. Il suffit qu'une personne soit cataloguée comme appartenant au groupe des hommes pour qu'elle puisse, en droit ou en fait, obtenir une meilleure situation sociale (salaire, sécurité quotidienne, autonomie individuelle, etc.) qu'une autre classée comme femme, tous indicateurs sociaux égaux par ailleurs (classe, âge, origine ethnique, etc.). Mais si tous les hommes

sont dominants, tous les hommes ne sont pas les mêmes, ni dans leurs rapports aux femmes, ni dans leurs rapports aux hommes. Certains d'entre eux redoublent de signes et de pratiques viriles dans leurs rapports au monde. Ainsi, toutes les femmes sont, parce que femmes, exposées au risque de violences conjugales par leurs conjoints, mais seules 10 % des femmes sont violentées (Jaspard *et al.*, 2001).

### *Les formes des crispations virilistes*

Le rap, dans un certain nombre de ses expressions (pensons au « gangsta rap »), la culture « lascar », le fait de brûler les voitures et les rodéos (ah ! la bagnole et l'émotion jubilatoire de s'approprier une « belle » machine, de conduire vite...), les attitudes agressives et homophobes entre garçons, à l'encontre des filles et avec les autres personnes, les bagarres continuelles, la survalorisation de la force, de l'affrontement avec les autres groupes virils dont les forces policières, le fait de marquer son territoire par l'insulte ou l'intimidation permanentes, etc. sont des formes de crispations virilistes qui dépassent les simples modes traditionnels de l'expression masculine (virile). Le virilisme s'exerce aux dépens de certains hommes (les plus faibles ou ceux qui ne désirent pas ou n'arrivent pas à prouver leur force, leur virilité...) et de l'ensemble des femmes.

On peut y lire des formes de désespoir, de luttes sociales suicidaires – suicidaires dans la mesure où elles mettent en « jeu » la vie de ces jeunes hommes, mais aussi où elles aboutissent à des impasses destructrices des équipements collectifs présents sur les quartiers.

J'y lis aussi une réponse viriliste au sort réservé à « nos pauvres » que sont aujourd'hui une partie des jeunes hommes qui habitent les quartiers populaires. Reprenant les travaux de Christophe Dejours (1998, 2000), qui lui concentre ses études sur les souffrances au travail, j'analyse ces réponses virilistes comme des stratégies de défense collective qui répondent à la peur du chômage, du racisme, à l'état de non-droit que l'on essaie d'imposer à ceux *et à celles* issues de l'immigration, à la souffrance de ne pas pouvoir exhiber les autres attributs de la virilité, notamment les honneurs qui permettent « normalement » de disposer des privilèges masculins liés aux positions sociales de père, conjoint et homme ordinairement viril ; les attributs affectés aux hommes dans le cadre de la famille viriarcale.

C. Dejours explique : « *L'ensemble constitué de ces conduites défensives et leur indexation à la virilité permettent une maîtrise de la peur* », il y voit la confirmation de la centralité du travail dans la construction du soi personnel, et ici viril. La question à se poser est : comment se construit la virilité quand il n'existe pas de travail, ou, comme pour le vol ou les trafics divers, lorsque le travail réservé aux hommes n'est pas socialement valorisé ? L'autre question, mais qui ne sera pas traitée ici, est de savoir si le travail est la seule centralité de construction de la virilité.

J'ai expliqué en 1994 comment le masculin se construit dans la maison-des-hommes (2). Ce texte garde toute son actualité. En voici un extrait, à peine remanié, en rapport avec le sujet traité ici.

### ***La maison-des-hommes***

Dans nos sociétés, quand les enfants mâles quittent le monde des femmes (3), qu'ils commencent à se regrouper avec d'autres garçons de leur âge – en général cela commence à l'école –, ils traversent une phase d'homosocialité (4) lors de laquelle émergent de fortes tendances et/ou de grandes pressions pour y vivre des moments d'homosexualité. Compétitions de zizis, marathons de « branlettes », jouer à qui pisse le plus loin, excitations sexuelles collectives à partir de pornographie feuilletée en groupe, voire même maintenant devant des strip-poker électroniques où l'enjeu consiste à déshabiller les femmes... À l'abri du regard des femmes, et de celui des hommes des autres générations, les petits hommes s'initient entre eux aux jeux de l'érotisme. Ils utilisent pour ce faire les clichés (la taille du sexe, les performances sexuelles) légués par les générations précédentes. Ils apprennent et reproduisent les mêmes modèles d'expression du désir (5).

Dans cette maison-des-hommes, à chaque âge de la vie, à chaque étape de la construction du masculin, est affectée une « pièce » – une chambre, une cave, un café ou un stade. Bref, un lieu où l'homosocialité peut se vivre et s'expérimenter dans le groupe de pairs. Dans ces groupes, les plus vieux, ceux qui sont déjà initiés par les aînés, montrent, corrigent et modélisent les accédants à la virilité. Une fois quittée la première pièce, chaque homme devient tout à la fois initiateur *et* initié.

## ***Apprendre à souffrir pour être un homme ; à accepter la loi des plus grands***

Apprendre à être avec des hommes ou à être avec des postulants au statut d'homme, comme lors des premiers apprentissages sportifs, à l'entrée de la maison-des-hommes, *contraint* le garçon à accepter la loi des plus grands, des anciens. Ceux qui lui apprennent et lui enseignent les règles et le savoir-faire, le savoir *être* homme. La manière dont certains hommes se rappellent cette époque et l'émotion qui transparaît alors semblent indiquer que ces périodes constituent une forme de rite de passage.

Apprendre à jouer au football, au rugby, au judo, etc., c'est d'abord une façon de dire : « Je veux être comme les autres gars. Je veux être un homme et donc je veux me distinguer de l'opposé (être une femme). Je veux me dissocier du monde des femmes et des enfants. »

Pour cela, il faut respecter les codes, les rites qui sont des opérateurs hiérarchiques. Assimiler codes et rites, en sport on dit les règles, oblige à intégrer corporellement (incorporer) des non-dits. Un de ces non-dits, que relatent quelques années plus tard les garçons devenus hommes, est que l'apprentissage doit se faire dans la *souffrance*. Souffrances psychiques de ne pas arriver à jouer *aussi bien* que les autres. Souffrances des corps qui doivent se blinder pour pouvoir jouer correctement. Les pieds, les mains, les muscles... se forment, se modèlent, se rigidifient par une espèce de jeu sado-maso avec la douleur. P'tit homme doit apprendre à accepter la souffrance – sans rien dire – pour intégrer le cercle restreint des hommes. Dans ces groupes monosexués s'incorporent les gestes, les mouvements, les réactions masculines, tout le capital d'attitudes qui serviront à être un homme.

Dans les tout premiers groupes de garçons, on « entre » en lutte dite amicale (pas si amicale que cela, si l'on en croit les pleurs, les déceptions, les chagrins enfouis qui lui sont associés) pour être au même niveau que les autres, puis pour être le meilleur. Pour gagner le droit d'être avec les hommes ou d'être comme les autres hommes. Pour les hommes, comme pour les femmes, l'éducation se fait par mimétisme. Or le mimétisme des hommes est un mimétisme de violences. De violence d'abord envers soi, contre soi. La guerre qu'apprennent les hommes dans leurs corps est d'abord une guerre contre eux-mêmes. Puis, dans une seconde étape, c'est une guerre contre les autres (6).

Articulant comme il peut plaisirs – plaisirs d'être entre hommes (ou hommes en devenir) et de se distinguer des femmes, plaisirs de pouvoir

légitimement faire « comme les autres hommes » socialement valorisés (mimétisme) – et douleurs du corps qui se modélise, chaque homme va, individuellement et collectivement, faire son initiation. Par cette même initiation s'apprend la sexualité. Le message fondamental : être homme, c'est être différent de l'autre, différent d'une femme.

J'ai montré, dans mes enquêtes sur le viol, comment l'analyse de « la première pièce » de la maison-des-hommes, ce que j'ai nommé le vestibule de la « cage à virilité », est un lieu à haut risque d'abus. Elle fonctionne, semble-t-il, comme un lieu de passage obligé qui est fortement fréquenté. Un couloir où circulent tout à la fois de jeunes recrues de la masculinité, les petits hommes qui viennent juste de quitter les jupons de leurs mères (ou plus rarement les joggings de leurs pères), à côté d'autres p'tits hommes fraîchement initiés qui viennent – ainsi en convient la coutume de cette maison – transmettre une partie de leur savoirs et de leurs gestes. Mais l'antichambre de la maison-des-hommes est aussi un lieu, un sas, fréquenté périodiquement par des hommes plus âgés. Des hommes qui font tout à la fois figures de grands frères, de modèles masculins à conquérir par p'tit homme, et d'agents chargés de contrôler la transmission des valeurs. Certains s'appellent pédagogues, d'autres moniteurs de sport, ou encore prêtres, responsables scouts... Certains sont présents physiquement. D'autres agissent par le biais de leurs messages sonores, de leurs images qui se manifestent dans le lieu. Ceux-là sont dénommés artistes, chanteurs, poètes. En fait, parler de « la première pièce » de la maison-des-hommes constitue une forme d'abus de langage. Il faudrait dire : les premières pièces, tant est changeante la géographie de la maison-des-hommes. À chaque culture ou à chaque micro-culture, parfois à chaque ville ou à chaque village, à chaque classe sociale correspond une architecture particulière. Le thème de l'initiation des hommes se conjugue de manière extrêmement variable. Le mot d'ordre est constant, mais les formes labiles.

Le masculin est tout à la fois soumission au modèle et obtention des privilèges du modèle. Certains aînés profitent de la crédulité des nouvelles recrues : cette première pièce de la maison est vécue par de nombreux garçons comme l'antichambre de l'abus. Et cela dans une proportion qui, à première vue, peut surprendre (7). Non seulement, je l'ai dit, p'tit homme commence à découvrir que pour être viril il faut souffrir, mais dans cette pièce (ou dans les autres, il ne s'agit ici que d'une métaphore), le jeune garçon est quelquefois initié sexuellement par un grand. Initié sexuellement, cela peut aussi vouloir dire violé : être pénétré de manière anale par un sexe ou un objet quelconque, ou bien être

obligé de caresser, de sucer, sous la contrainte ou la menace. Masturber l'autre. Se faire « caresser »... On comprend que les hommes à qui une telle initiation est imposée en gardent souvent des marques indélébiles.

En ce qui concerne les quartiers populaires, une note particulière est à faire quant aux défoulements, rigolades, exécutoires – c'est ainsi qu'est souvent métaphorisé le viol. Reprenant à leur compte l'hypothèse de la sexualité substitutive, de nombreux témoignages font état de viols « sur le(s) plus jeune(s) », et plus tard de viols, encore, sur les émigrés qui viennent faire leur service militaire (en Algérie). Nous ne disposons pas, à l'heure actuelle, d'études comparatives pour savoir si la stricte division spatio-temporelle vécue parfois encore dans le monde arabomusulman, la plus grande utilisation de l'espace public, sont plus propices à ce type de viol/initiation qu'ailleurs.

Tout semble indiquer, dans les interviews réalisées au cours de l'étude sur l'homophobie, puis dans celle sur la prison (*cf.* mon livre *Violences et sexualités en prison*, édité par l'Observatoire international des prisons), que beaucoup d'hommes qui ont été appropriés par un autre homme plus âgé n'ont de cesse que de reproduire cette forme particulière d'abus. Comme s'ils se répétaient : « Puisque j'y suis passé, qu'il y passe lui aussi. » Et l'abus, outre les bénéfices qu'il procure, revêt alors aussi une forme d'exorcisme, une conjuration du malheur vécu antérieurement. Puis, au fil des ans, quand le souvenir de la douleur et de la honte s'estompe enfin quelque peu, l'abus initial fonctionnerait comme élément de compensation, un peu comme l'ouverture imposée d'un compte bancaire ; les autres abus perpétrés représentant les intérêts que vient réclamer l'ex-homme abusé. Cela vaut tant pour les abus réalisés à l'encontre des hommes que pour ceux commis, dans d'autres lieux, à l'encontre des femmes.

D'autres se blindent. Ils intègrent une fois pour toutes (8) que la compétition entre hommes est une jungle dangereuse où il faut savoir se cacher, se débattre, et où *in fine* la meilleure défense est l'attaque.

Les abus (dits) sexuels (9) sont bien réels et en nombre très important. Les recherches futures nous en révéleront les formes, la fréquence et les effets à court, moyen et long terme. Avouons pour l'instant notre partielle incurie sur ce thème. D'autres formes d'abus sont quotidiennes, complémentaires ou parallèles aux abus sexuels. Elles en constituent d'ailleurs souvent les prémices. Des abus individuels, mais aussi des abus collectifs. Qu'on pense aux différents coups : les coups de poing, les coups de pied, les « bousculades ». Les pseudo-bagarres « pour rigoler » où, dans les faits, le plus grand montre une nouvelle fois sa

supériorité physique pour imposer ses désirs. Les insultes, le vol, le racket, la raillerie, le contrôle, la pression psychologique pour que p'tit homme obéisse et cède aux injonctions et aux désirs des autres... Il y a donc un ensemble multiforme d'abus de confiance violents, d'appropriation du territoire personnel, de stigmatisation de tout écart au modèle masculin dit convenable. Toutes formes de violences et d'abus que chaque homme va connaître, tant comme agresseur que comme victime. Petit, faible, le jeune garçon est une victime désignée. Protégé par ses collègues, il peut maintenant faire subir aux autres ce qu'il a encore peur de subir lui-même. *Conjurer la peur en agressant l'autre, et jouir alors des bénéfices du pouvoir sur l'autre*, voilà la maxime qui semble inscrite au fronton de toutes ces pièces.

Ne nous y trompons pas. Cette union qui fait la force, cet apprentissage du collectif, de la solidarité, de la fraternité – les hommes d'un même groupe peuvent être assimilés à des frères – ne revêt pas que des côtés négatifs. Bien que, dans la maison-des-hommes, la solidarité masculine intervienne pour éviter la douleur d'être soi-même victime, cette maison est le lieu de transmission de valeurs qui – si elles n'étaient pas au service de la domination – sont des valeurs positives. Prendre du plaisir ensemble, découvrir l'intérêt du collectif sur l'individuel, voilà bien des valeurs humanistes qui fondent la solidarité humaine.

Toujours est-il que, dans la socialisation masculine, il faut, pour être un homme, ne pas pouvoir être assimilé à une femme. *Le féminin devient même le pôle repoussoir central, l'ennemi intérieur à combattre sous peine d'être soi-même assimilé à une femme et d'être (mal)traité comme tel.*

Et on aurait tort de limiter l'analyse de la maison-des-hommes à la socialisation enfantine ou juvénile. Une fois en couple, l'homme, tout en « assumant » sa place d'homme pourvoyeur, de père qui dirige la famille, de mari qui sait ce qui est bon, et bien, pour femme et enfants, continue à fréquenter des pièces de la maison-des-hommes : les cafés, les clubs, voire parfois même la prison, où il faut toujours se distinguer des faibles, femmelettes, des « pédés », bref de ceux que l'ont peut considérer comme des non-hommes.

Dans le monde du travail, notamment dans les métiers dits à risques (10) qu'étudie Christophe Dejours, les défenses collectives viriles mises en œuvre par les hommes pour conjurer leurs peurs, comme leurs résistances à la féminisation, s'expriment à travers des valeurs et des comportements liés à la maison-des-hommes. « *Toute conduite qui s'écarte de la dramaturgie du courage viril est impitoyablement dénoncée, bro-*

*cardée, ridiculisée et rattachée aux qualifications d'homosexuel, pédé, efféminé, "gonzesse", châtré, sans couilles au cul* », dit Dejours (2000, p. 103). Dans les quartiers populaires, les bas des immeubles et des tours, les interstices entre les rues sont aussi pour les jeunes mâles des espaces de la maison-des-hommes où est stigmatisé tout écart à la force et aux valeurs annexées à la virilité.

*Le masculin, les rapports entre hommes sont structurés à l'image hiérarchisée des rapports hommes-femmes.* Ceux qui ne peuvent pas prouver qu'ils « en ont » sont alors menacés d'être déclassés et considérés comme les dominées, comme les femmes. « Ils en sont » dira-t-on à leur propos. Et ils seront traités comme des femmes ; violentés par les autres hommes, ils serviront de boucs émissaires.

Le fait d'être « pris » comme une femme, y compris d'être abusé sexuellement, est une menace qui s'exerce sur tous les hommes qui ne veulent pas ou n'arrivent pas à faire croire à leur virilité.

C'est ainsi que, en prison, un segment particulier de la maison-des-hommes, les jeunes hommes, les hommes repérés ou désignés comme homosexuels (hommes dits efféminés, travestis...), hommes qui refusent de se battre, voire ceux qui se sont fait prendre à violer des dominées (11), sont traités comme des femmes, appropriés sexuellement par les « grands hommes » que sont les caïds, rackettés, violentés. Souvent même, ils sont tout simplement mis en position de « femme à tout faire » et doivent assumer le service de ceux qui les contrôlent, notamment le travail domestique (nettoyage de la cellule, du linge...) et les services sexuels.

Les rapports sociaux de sexe sont transversaux à l'ensemble de la société, et hommes et femmes en sont traversé(e)s.

Dans cette perspective, j'ai proposé de définir l'homophobie comme *la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre. L'homophobie bétonne les frontières de genre.*

Lorsque, dans une enquête, nous avons demandé à quelque cinq cents personnes à quoi elles reconnaissaient des personnes homosexuelles dans la rue, celles-ci, à une écrasante majorité, ne parlent que des hommes homosexuels (le lesbianisme est invisible). Et, qui plus est, elles assimilent aux homosexuels les hommes qui présentent des signes de féminité (voix, vêtements, postures corporelles). Les hommes qui ne montrent pas des signes répétitifs de virilité sont assimilés aux femmes et/ou à leurs équivalents symboliques : les homosexuels.

Le domination masculine divise hommes et femmes en groupes hiérarchisés, donne des privilèges aux hommes au détriment des femmes ; face aux hommes tentés, pour une raison ou une autre, de ne pas reproduire cette division (ou qui, pire, la refuseraient pour eux-mêmes), la domination masculine produit de l'homophobie pour que, menacés à l'appui, les hommes se calquent sur les schèmes dits normaux de la virilité.

*Quand on insulte quelqu'un en le traitant d'« enculé », on le menace en fait de ne pas être considéré comme un homme viril et d'être puni comme une femme. L'insulte homophobe renforce de ce fait la domination masculine, et le culte de la virilité. Toujours est-il que la menace pour un homme est d'être pris, considéré et traité comme une femme.*

### ***Les « Grands-Hommes »***

Je viens d'invoquer les caïds en prison, et d'évoquer à leur propos les « Grands-Hommes ». Il se peut que la prégnance de l'analyse marxiste qui a privilégié les classes sociales, ou que celle féministe « marxienne » (pour reprendre le terme de Christine Delphy), qui nous a fait adopter une analyse analogue pour étudier la domination masculine, doublées du peu d'études sur les hommes et le masculin, aient occulté ce que chaque homme sait : on a beau être un homme, un dominant, chaque homme est lui-même soumis aux hiérarchies masculines. Tous les hommes n'ont pas le même pouvoir ou les mêmes privilèges. Certains, que je qualifie de Grands-Hommes, ont (comme tous les hommes) des privilèges qui s'exercent aux dépens des femmes, mais aussi aux dépens des hommes.

Qui sont les Grands-Hommes ? Comment leur statut est-il rétribué ? En argent, honneur (confortant la virilité) et en statuts de pouvoir. Empiriquement (*cf.* mes études sur l'échangisme et le commerce du sexe), on sait que, pour un homme, le fait d'être vu avec des « belles » femmes lui permet d'être classé parmi les Grands-Hommes ; au même titre que celui qui a de l'argent et/ou du pouvoir manifeste sur les hommes et les femmes. Chaque homme a ou peut avoir, s'il accepte les codes de virilité, du pouvoir sur les femmes (qu'il reste d'ailleurs à quantifier) ; certains (chefs, Grands-Hommes divers) ont en plus du pouvoir sur les hommes. C'est bel et bien dans ce double pouvoir que se structurent les hiérarchies masculines.

On peut, on doit aussi articuler ces divisions avec les classes sociales. Un(e) cadre, un(e) patron(ne) a – de fait – du pouvoir dans l'espace professionnel sur d'autres hommes et d'autres femmes. Sans doute n'est-il pas indifférent d'être à ce moment-là un homme ou une femme. Il faut encore travailler les liens entre pouvoirs professionnels et pouvoirs (et privilèges) domestiques. Tout cela reste encore à faire.

### *Les quartiers*

Il y a des caïds sur les quartiers, des Grands-Hommes ; parfois d'ailleurs les mêmes que ceux que l'on retrouve en prison. D'autres – et je pense en particulier aux artistes qui ont accompagné Motivé-e-s, aux intellectuels, aux commerçants (que l'économie de référence soit souterraine ou non) –, parce qu'ils ont réussi, sont aussi regardés et traités en grands hommes. Qu'ils habitent, ou non, encore dans les quartiers (12). La nouveauté est sans conteste que certains prennent aujourd'hui explicitement des distances avec les constructions viriles et homophobes du masculin. Il faudra étudier, dans les années à venir, quels effets ces *conversions* aux visions progressistes et féministes produisent en détournements de modèles. Surtout quand ces mêmes artistes, tout en critiquant concrètement le virilisme, refusent pour autant d'adopter le langage de la petite bourgeoisie urbaine et intellectuelle qui a tendance à vouloir définir, imposer, voire confisquer les formes « correctes » du discours antisexiste (13). Cela est d'autant plus intéressant que l'accès au politique permet par exemple aujourd'hui que des beurs expliquent ce qu'ils ont à apprendre du mouvement des femmes. On n'est plus seulement dans une attitude masculine culpabilisée face aux revendications féministes – ce que l'on trouve par exemple dans les listes de discussion internet qui se réclament de l'antisexisme –, mais dans la congruence des démarches, l'apport et l'écoute réciproques, l'altérité.

### *Des hommes en ascension négative, en mobilité descendante*

Les Grands-Hommes et leur évolution représentent une question importante dans l'étude des changements masculins. Nous, les hommes, sommes souvent subjugués par le pouvoir, les projecteurs, les honneurs (Bourdieu dit l'Honneur). Or, certains hommes, tout en restant des

hommes dans leurs rapports aux femmes, suivent une mobilité sociale qui les fait se rapprocher sérieusement de la situation d'exclusion, de précarité de certaines femmes : RMIstes, non-encore-RMistes-du-fait-de-l'âge, chômeurs, stagiaires à répétition, exclus du système scolaire, petits délinquants. Ils sont légion sur les quartiers. Leurs mères, sœurs, voisines aussi. Parallèlement, mais je ne traiterai pas cette question ici, d'autres femmes, en mobilité ascendante, tendent à calquer les stratégies de défense viriles des hommes (Hirata, Kergoat, 1988).

Comment réagissent les frères aux stratégies de contournement de leurs sœurs qui investissent école et capital scolaire pour contourner domination et virilisme ? Nous le voyons à l'université, les jeunes femmes des quartiers populaires utilisent largement l'école dans sa fonction d'accès au capital scolaire, d'ascenseur social et de report des dates fatidiques qui, comme le mariage, le retour au pays, sont censées marquer leur destin individuel. Ou, pour le dire autrement, les jeunes femmes des quartiers mettent en avant différentes stratégies pour contourner, détourner, subvertir le pouvoir patriarcal du père, le pouvoir viriarcal des frères et amis des frères. Certaines quittent le quartier, d'autres y restent. Les recherches sont à poursuivre pour connaître exactement les formes de résistance féminines. Mais toujours est-il que les jeunes femmes des quartiers bougent, changent. Et que les hommes, leurs frères, leurs amis, leurs cousins... restent. Bien sûr, quelques-uns quittent aussi les quartiers, accèdent aux études et aux carrières prestigieuses. Il n'empêche qu'une partie (qu'il reste à chiffrer) *rouillent* sur place, crispés qu'ils sont sur leurs défenses viriles.

Comment ceux qui ont vécu « en bandes » homosociales voient-ils certains de leurs « collègues » changer de position sociale, obtenir qualifications et métiers (y compris d'ailleurs par l'utilisation intelligente des emplois-jeunes) ? Comment assumer une virilité sociale, devenir un bon pourvoyeur, quand la société n'en donne plus les moyens à chacun ?

Il n'y a pas si longtemps, comme l'a déjà expliqué François de Singly (1993), la vente de sa seule force de travail constituait tout à la fois un moyen de prouver sa virilité et d'en obtenir les gages en espèces (salaires) et en honneurs. Cette représentation de virilité était d'ailleurs directement assimilée au prolétariat, qui l'entretenait dans ses organisations politiques et syndicales. Le prolétariat s'est transformé, les organisations qui luttent contre l'injustice sociale et les valeurs viriles elles-mêmes (toujours liées à la domination masculine) aussi. La robotisation, la mondialisation et l'évolution des rapports sociaux de

sexe font qu'un homme n'est plus sûr de vivre en vendant sa force de travail. De plus, les violences domestiques, le viol, etc. sont aujourd'hui dénoncés par une partie des hommes. Certains sont progressistes, mais d'autres ont vite compris que la domination masculine pouvait trouver des canaux plus modernes, moins stigmatisés, pour s'exercer et se reproduire.

La crispation viriliste des jeunes hommes des quartiers populaires marque un échec, et un échec d'autant plus cuisant qu'elle isole ces garçons des femmes et des garçons qui, en ascension sociale, ont comme tout(e) un(e) chacun(e) adapté discours et pratiques culturelles consensuels.

### *Virilité, émigration et post-colonialisme*

Un autre fait concourt sans doute au repli viriliste. Les jeunes des quartiers sont pauvres, et d'origine émigrée, issus de pays colonisés par la France. Je dis bien émigrée, et non immigrée. Le discours, les termes utilisés ont du sens. Fils d'émigré moi-même, je connais le discours du père culpabilisé, les conseils pour ne pas être repéré, les yeux que l'on baisse. J'ai aussi vu la peur à l'époque Pasqua, quand mon père a dû refaire ses papiers d'identité, retrouver des preuves de filiation à jamais disparues. Dire immigré, c'est adopter dans le discours la posture ethnocentrée de ceux et celles qui accueillent les émigré(e)s, la position de ceux et de celles qui, parce qu'en l'occurrence dominant(e)s, peuvent nier les faits de cette domination particulière. Le problème de mon père n'est pas qu'il était immigré, mais émigré. Qu'il a dû, après les camps de concentration, trouver un pays d'accueil. Lui venait d'une émigration juive intra-européenne. Nous avons eu à subir le passage par la pauvreté. L'analogie avec les émigrés maghrébins ou d'Afrique de l'Ouest s'arrête là. Je plaide pour que l'on reconnaisse comme particulier le statut que nos pays réservent aux émigrés originaires de nos anciennes colonies.

La colonisation a aussi exporté et imposé son « ordre de genre », métissé les modèles de virilité issus des puissances coloniales avec les ordres de virilité locaux. On sait, depuis les travaux de Bourdieu, l'importance du *nif* chez les Kabyles (1998), celle d'une stricte division hommes/femmes dans les pays arabo-musulmans (Lacoste-Dujardin 1996, 1998), et l'on peut supposer encore vivaces ces valeurs constitutives de la virilité dans les générations post-émigration. Le peu d'études

critiques sur les hommes et le masculin, le peu de recherches historiques sur les hommes avec un petit « h » (Welzer-Lang, 1998) ne nous permet pas de savoir quel type de virilité était attribué par les colonisateurs du Maghreb aux populations colonisées, ou aux intermédiaires de la colonisation que furent les pieds-noirs. Seuls, à ma connaissance, les travaux anglo-saxons ont abordé ce thème (14).

Gageons que, pour les colonisateurs eux-mêmes, la virilité des peuples soumis ait été affectée d'une moindre valeur. Connell nous explique comment, par exemple :

*« À la même époque, l'imagerie émergente de la différence des sexes dans la culture européenne apportait des symboles généraux de supériorité et d'infériorité. Dans la "Poétique de la guerre" impériale (MacDonald, 1994), le conquérant était viril, tandis que les colonisés étaient sales, ramenés à leurs caractères sexuels, et efféminés ou infantiles. Dans de nombreuses situations coloniales, les hommes étaient appelés "garçons" par les colons (ex. Zimbabwe : Shire, 1994). L'intéressante étude de Sinha (1995) sur le langage mobilisé dans la controverse politique en Inde, dans les années 1880 et 1890, montre comment les images de l'"Anglais viril" et du "Bengali efféminé" étaient déployées afin de maintenir les privilèges coloniaux et de contenir les mouvements pour le changement. À la fin du dix-neuvième siècle, les barrières raciales dans les sociétés coloniales avaient plus tendance à s'affermir qu'à s'estomper, et l'idéologie du genre à se mêler au racisme, selon une trame avec laquelle le vingtième siècle n'a toujours pas fini d'en découdre » (p. 211).*

Qu'en fut-il pour les colonies françaises, et le Maghreb en particulier ?

Mais, en plus, les colonisé(e)s, les (ex-)vaincu(e)s de la colonisation se sont battu(e)s pour acquérir leur indépendance. Et les hommes et les femmes de la résistance algérienne, par exemple, ont gagné ! La guerre d'Algérie, ou la révolution algérienne (selon la place que l'on occupe pour étudier la question) est encore proche. Le souvenir et les cicatrices sont à vif. Les récents débats sur la torture le prouvent. Comment ne pas faire de liens entre le racisme de Le Pen et ses souvenirs militaires ? Comment ne pas rapprocher la stigmatisation des beurs et des beurettes des souvenirs personnels, familiaux, de ceux qui se sont battus en Algérie et qui ont perdu. Le faible, le vaincu, le colonisé, qui devient vainqueur, et qui impose son État-nation à la grande puissance colonisatrice peut sans doute être considéré comme un affront à la virilité des (ex-)colonisateurs. La virilité de nos vaillants guerriers a dû être mise à

mal, bafouée. Sans même parler ici de ceux (et de celles), les harki(e)s, assimilé(e)s aux traîtres d'un côté, et traités en sous-hommes, en sous-femmes, enfermé(e)s sans droits réels dans des camps militaires, de l'autre.

Quand, après la victoire, certain(e)s ont dû émigrer vers la France, pour des raisons économiques ou politiques, ils se sont trouvés représentants d'un peuple vainqueur, mais soumis à l'ordre viril franco-français à travers ses dimensions gouvernementale et entrepreneuriale. Dans notre culture, le vaincu est assimilé au faible, aux femmes, à celui qu'on « a baisé ». *On les a eus*, dit-on couramment. Comment s'est passée cette confrontation entre virilité blessée des armées françaises et réapparition des vainqueurs en situation de nécessité (de travail, d'aide). N'y a-t-il pas une part de vengeance dans la condition que l'on a réservée à ces hommes (et à ces femmes) ?

Combiné au racisme, l'ordre viril a sans doute tendance à vouloir faire porter aux enfants les « péchés », les « traîtrises » attribués aux parents, et l'amertume de la défaite. N'y a-t-il pas l'expression d'une virilité blessée dans certains propos sur « le bruit et les odeurs » que croyait percevoir l'(ex-)officier Chirac ?

Dans la guerre où s'affrontent les hommes, il y a les vainqueurs et les vaincus. Le vainqueur est et reste un homme, le vaincu est battu, il est assimilable à une femme. Quelle honte ! Quel déshonneur !

Il faut que notre passé post-colonial soit étudié, discuté, digéré ; que nos pays colonisateurs mettent à plat les blessures de virilité imposées et subies. Il faut aussi remettre en cause la centralité de la virilité comme ferment central de nos symboliques de pouvoir, et celles des expays colonisés. Bref, dans ces sursauts de fierté et de révolte mâles, notre héritage historique se conjugue avec l'actualité économique. On pourrait aussi faire l'hypothèse que les enfants d'émigré(e)s, au-delà de l'exclusion, ressentent le poids de la « défaite » (voire de la « traîtrise ») de leurs parents face à l'État colon ; que cela influe aussi le renouveau islamiste. Même si beaucoup redouteraient de partir vivre au Maghreb.

### *Crispations virilistes et sexualités*

Toujours est-il que, dans ces affrontements de virilité, les jeunes des quartiers, en particulier ceux liés à l'histoire coloniale de l'État français, se raccrochent aujourd'hui à des valeurs, à des rapports sociaux de

sexe, à des formes de domination masculine mises à mal par plus de trois décennies de luttes féministes et gais, d'évolutions du rapport au travail et au corps, bref de changements sociaux de fond. Parmi ces « objets de valeur », constitutive de la virilité elle-même, la sexualité est déclinée dans le célèbre couple maman/putain : les femmes qu'aiment les hommes, avec qui ils vivent, les femmes (qu'ils aiment ou pas) affectées à la sexualité. Socialisés avant la puberté à travers la pornographie, les hommes reproduisent cette dichotomie dans leur sexualité. Aujourd'hui, la figure de la putain est parfois remplacée par celle de la « salope », une femme que l'on ne paie plus, une femme qui aime le sexe dans les termes où le définissent les hommes, ou une femme que l'on force, seul ou en groupe (parce qu'elle l'aurait « mérité » d'une manière ou d'une autre). La logique est la même : il serait légitime d'imposer sa sexualité par la force et/ou l'argent. D'ailleurs, pensent certain(e)s, il faut bien que la sexualité masculine trouve des exutoires : c'est « normal », « naturel », « pulsionnel ». Là aussi, les luttes féministes ont mis des mots – le viol, le harcèlement –, ont décrit d'autres types de rapports plus égalitaires. Mais les jeunes des quartiers, exclus des formes modernes de citoyenneté (notamment le droit au travail), sont aussi exclus du nouveau contrat hommes-femmes qui s'élabore empiriquement (et laborieusement !). Le mode d'exercice traditionnel de la sexualité masculine découpe les corps des femmes en morceaux ; le désir sexuel est vécu comme dissocié du social et des affects. La sexualité est rapide, structurée autour d'un axe tête (pour fantasmer)/queue (pour « baiser »).

Prenons l'exemple des *tournantes*, de ces femmes appropriées sexuellement et collectivement par un groupe d'hommes. Le viol collectif dans les quartiers populaires n'est pas un phénomène nouveau, que les victimes soient des femmes ou des hommes. Mais le viol (de femmes) est aujourd'hui nommé comme tel : un crime individuel et collectif. Outre les atteintes qu'ils représentent, leurs conséquences physiques et psychiques, le viol (ou sa menace sans cesse entretenue) comme les violences domestiques sont un obstacle réel à la prise d'autonomie des femmes. En cela, ils sont dénoncés vigoureusement par les femmes et quelques hommes. Et les chiffres de l'enquête ENVEFF ne font que confirmer ce que le mouvement féministe et les études antérieures mettaient en lumière, à savoir que le viol est le plus souvent commis par un proche connu des victimes (Welzer-Lang, 1988). Mais, à la différence des époques précédentes, les relations violentes imposées, qu'il s'agisse de viol ou non, sont maintenant largement refusées par les femmes qui

disposent aujourd'hui de recours et de ressources qu'elles n'avaient pas avant. Ce n'est pas un hasard si de nombreuses filles des quartiers préfèrent les quitter et chercher des relations sociales et sexuelles dans d'autres cercles urbains.

« *La sexualité apparaît comme une machine ventriloque* », écrit Maurice Godelier (1995). Derrière le discours sur la sexualité, il faut écouter ceux et celles qui parlent en son nom. La sexualité est ainsi une projection des représentations individuelles et collectives des rapports sociaux qui légitiment et organisent le social.

Prenons l'exemple de la prostitution : dans notre enquête lyonnaise, quelles sont les « jeunes » femmes supposées être « en danger » de prostitution ? Celles qui, originaires des milieux populaires (souvent d'origine maghrébine), fréquentent les bars du centre-ville, celles qui s'habillent court (*i.e.* qui montrent une partie de leur anatomie), celles qui se maquillent et veulent séduire les garçons. Sans compter, bien sûr, celles qui ont plusieurs partenaires de manière successive ou simultanées. Elles ne sont pas les seules à être repérées comme « *à risque* » ou « *s'adonnant vraisemblablement à la prostitution* ». Les femmes, mères célibataires qui habitent les tours HLM et qui reçoivent des hommes chez elles, hommes supposés être amants et/ou clients, sont aussi citées largement. Bref, les femmes (partiellement) insoumises au modèle de domination ordinaire, et en particulier les femmes qui montrent, ou à qui l'on prête des modes de vie différents des stéréotypes de jeunes filles ou femmes sérieuses, sont rejetées du côté des prostituées. Par le milieu social d'origine dans lequel se répandent les rumeurs de prostitution, et par une partie importante des professionnels du travail social qui les intègrent es-qualité dans leurs bilans pédagogiques ; nous l'avons démontré lors de notre étude lyonnaise (Welzer-Lang, Mathieu, Barbosa, 1994). Les femmes qui n'adhèrent pas aux injonctions de féminité traditionnelles sont soupçonnées d'être d'un côté des salopes (les tournantes) et de l'autre des putains (par le travail social [15]).

Mais comment en serait-il autrement ? Force est de constater l'absence du genre, des rapports hommes-femmes dans nos analyses sur les quartiers. Non seulement les violences domestiques, les insultes et les menaces « ordinaires » ne sont pas comptabilisées dans les incivilités et les agressions, mais aussi nos politiques publiques s'intéressent peu aux femmes, sinon pour les réassigner à leur rôle de mère. Si les médias et certains militants parlent de la révolte des jeunes des banlieues, on oublie souvent que ces dernières sont aussi peuplées d'individus de sexe féminin ; partageant la même exclusion « de base », les femmes sont en

outré « tricardes » (comme disent les « racailles »), avec un accès limité à l'espace public et à la parole au sein même de leur milieu d'origine, sur leurs propres lieux de vie. Elles sont invisibles ; en cela, « jeunes révoltés » et ordre dominant ne voient rien que de très normal. Quel temps de formation est attribué aux questions sexuées dans les écoles de travail social ? Comment parle-t-on des femmes ? Et des hommes ?

### ***Virilité et insécurité***

Nos politiques publiques androcentristes privilégient un discours sécuritaire où seules les incartades masculines et publiques sont prises en compte. Les violences des hommes sur les femmes sont la plupart du temps invisibilisées en tant que violences masculines. Et l'on oppose à ces jeunes des mâles virils en arme, qui reproduisent et entretiennent les mêmes modèles de virilité. Remarquons que cela produit aussi des effets sur ces hommes-en-armes. Dans notre enquête sur le trafic des femmes réalisé par les légionnaires de l'armée française, nous nous sommes vite rendus compte que les premiers appels à l'aide provenaient des compagnes des hommes en armes. Ce qui ne signifie pas d'ailleurs que les autres compagnes ne subissent pas elles aussi ces formes d'oppression. Viril au travail, viril au bas des tours, donc viril aussi chez soi, pourrait-on dire en extrapolant (à peine) les travaux de Christophe Dejours.

Toujours est-il que ces modèles sécuritaires confortent le repli viriliste et, sans doute, les violences domestiques contre les femmes exercées par les mâles en échec social qui trouvent dans leurs compagnes un exécutoire, une opportunité de se prouver qu'ils sont encore, et quand même, des hommes.

Et les jeunes émigrés (ou enfants d'émigrés) qui se réfugient dans le repli viriliste, ceux qui tombent dans le *piège de la virilité*, comme dit Bourdieu, deviennent eux-mêmes un *réservoir à insécurité* disponible aux hommes et aux femmes politiques de tous bords qui cherchent à légitimer une politique sécuritaire.

### ***Conclusion***

Qu'elles soient violentées par les frères, les cousins, les maris, les voisins, qu'elles soient ignorées ou maltraitées par le travail social qui les soupçonne d'être ou de risquer de devenir des prostituées, les

femmes et leur perception sont le *manque commun* des politiques publiques, en particulier de celles qui s'adressent aux femmes et aux hommes des milieux populaires. L'absence de réflexion sur les effets du « post- » colonialisme renforce l'incompréhension sociologique de ces phénomènes. De plus, le refus de mettre en œuvre des analyses et des moyens de lutte contre l'homophobie conforte le repli viriliste des jeunes hommes de milieux populaires au détriment des garçons qui refusent, ou ne peuvent pas, mettre en scène la virilité exacerbée.

Personne n'a intérêt à laisser les jeunes des quartiers populaires à l'écart des évolutions des rapports sociaux de sexe. Il y va de la vie, et du bien-être, des femmes, jeunes ou moins jeunes, et des hommes eux-mêmes. Combien de temps faudra-t-il pour que nos politiques publiques, nos formations d'enseignants et de professionnels du travail social intègrent la modernité qu'ont apportée luttes féministes et luttes des gais et des lesbiennes ? Combien de temps attendrons-nous pour solder notre passé colonial ?

Peut-être la réponse dépend-elle, en définitive, de l'accès des jeunes-issus-de-l'émigration au politique, à la citoyenneté pleine et entière. En ce sens, l'expérience Motivé-e-s à Toulouse est porteuse d'espoir pour toute une génération et, espérons-le, pour les suivantes.

Daniel WELZER-LANG

## NOTES

(1) On trouve le texte « Déviriliser la politique, le politique » sur le site [www.motive-e-s.org](http://www.motive-e-s.org).

(2) Cette expression est empruntée à Maurice Godelier, un anthropologue qui a étudié les Baruyas (1982). Marcel Mauss l'utilisait déjà en 1926 dans son *Manuel d'ethnographie*.

(3) Ou celui des quelques hommes qui s'occupent des enfants en bas âges.

(4) L'homosocialité regroupe les relations sociales entre les personnes de même sexe, à savoir les relations entre hommes ou les relations entre femmes.

(5) Dès la prime enfance, à travers les revues pornographiques, les jeunes mâles apprennent que l'on peut fantasmer, s'exciter seul ou en groupe devant des figures de femmes, et que ces figures, ces représentations de personnes réelles (payées pour cela, mais les jeunes n'en ont pas toujours conscience) sont disponibles à leurs scripts sexuels. Ces images, de par leurs poses, les propos ou scénarii sexuels qu'on leur prête, aident à structurer un imaginaire sexuel dans lequel l'achat de la revue ouvre également, de fait, le droit à la possession sexuelle. Les jeunes garçons apprennent alors à être « clients ».

La question du type d'imaginaire ne nous intéresse pas ici. Mais on retiendra qu'à travers cette socialisation pornographique les mâles apprennent à dissocier affects (produits de la rencontre entre deux personnes et des liens sociaux créés) et excitation

sexuelle. On peut, et dans la maison-des-hommes on doit, être excité par les figures représentant des femmes disponibles à la sexualité du consommateur. Et cette sollicitation à la dissociation est renforcée par l'ensemble de nos mass-médias qui, à longueur de temps, nous signalent la « beauté » des femmes (parfois définies par leur seul prénom) présentes sur les plateaux de TV, dans les films, les pubs...

Remarquons qu'en même temps que les mâles sont socialisés en clients, ils le sont dans un paradigme hétéronormatif où l'objet de désir est centré sur les femmes, leur pénétration ; ce qui dans l'idéal masculin signifie possession et soumission. Hétéronormativité intégrée au sein d'un fort vécu homosocial. Jean-Jean (2000) explique les difficultés qu'ont par la suite les hommes qui aiment les hommes à investir toute leur sexualité ; comment les homosexuels ou les bisexuels doivent se débrouiller seuls pour traduire la socialisation masculine hétérocentrée dans leurs goûts sexuels.

Plus tard, tout mâle sait qu'il peut, pour une somme modique, louer ou acheter les services sexuels d'une femme, d'un homme, ou d'un transgenre. Quand on observe les mâles en bandes qui rodent autour des personnes prostituées, on retrouve au sein de leur groupe cette ambiance homosociale particulière : ils chassent !

Seulement, le secret qui lie les dominants entre eux (Godelier, 1982, 1991, Mathieu, 1985, Welzer-Lang, 2000) leur demande le silence. Dans un système viriarcial, à domination masculine, la sexualité extra-conjugale de l'homme n'est aucunement contradictoire avec le contrat de fidélité du mariage.

(6) Je n'insiste pas ici sur l'ineptie du discours qui tend à prouver que les mères sont responsables des violences commises par leurs enfants mâles sous prétexte qu'elles les auraient éduqués ainsi. Ce ne sont pas les femmes qui contrôlent la maison-des-hommes, mais bel et bien les hommes eux-mêmes. Ce qui n'empêche pas certaines mères de cautionner ce système, quand d'autres font tout pour protéger leurs enfants mâles de ce type de pratiques.

(7) Au Québec, en 1984, un comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes (la commission Badgley) signalait, en se basant sur une étude canadienne, qu'en dépit du nombre extrêmement limité de plaintes d'hommes pour viol, une femme sur deux et un homme sur trois (soit 42,1 % des personnes au Canada et 40,2 au Québec) reconnaissent avoir été victimes d'actes sexuels non désirés. La plupart des personnes ont été agressées pendant leur enfance ou leur adolescence. Pour une discussion sur les données françaises, non contradictoires avec l'étude québécoise, on se référera à mon texte sur l'homophobie (1994).

(8) Ou, plus exactement, pour un temps plus ou moins long dépendant de la capacité à les écouter et à leur rendre justice. Tout homme abusé est culpabilisé et se responsabilise de ce qu'il a vécu. Il a été incapable de se défendre. Il a échoué face à la règle première des hommes qui commande de *ne pas se faire mettre, ou se faire avoir*. Outre les traumatismes physiques, la honte est grande d'avoir été piégé, d'avoir été pris « comme une femme ».

(9) Il faudrait plus exactement parler d'abus *sexués*. C'est-à-dire d'abus qui réfèrent à la domination inhérente aux rapports sociaux de sexe, à la construction sociale des sexes. Pour les victimes de viols, l'agression est rarement sexuelle dans la mesure où l'acte est totalement étranger à leur désir. Même si j'ai entendu quelques hommes me dire que le premier abus vécu leur a révélé leur homosexualité, les mêmes sont unanimes à dire qu'ils auraient préféré être « initiés » autrement. Bien plus, à cause de l'abus, certains s'interdisent pendant un laps de temps plus ou moins long d'accepter leurs désirs sexuels pour d'autres hommes.

(10) Risques d'échec, risques pour l'intégrité du corps comme ceux des métiers du bâtiment, des mines, de la police, de la marine, de l'aviation, de l'agriculture et forêts, etc.

(11) Idéalement, dans l'idéologie masculine, on doit pouvoir s'approprier des femmes en respectant l'injonction qui dit qu'« on ne doit pas battre une femme, même avec une rose ». Le charme et la séduction naturelle du mâle supérieur devraient suffire.

Même si cette « séduction » peut elle-même être de l'ordre du harcèlement, plus ou moins poussé.

(12) N'oublions pas que pas mal d'hommes, mais surtout de femmes, ont « quitté » les quartiers populaires.

(13) Lors de la campagne électorale de Toulouse, Hakim, un artiste, avait proposé une commission « Non sexiste mais parler gras » ! Il l'explique ainsi dans un livre à paraître de Motivé-e-s : « *Il y avait des choses qui me gonflaient, notamment un problème de vocabulaire, une exagération, une tourmente dans le langage. Moi, je voulais pouvoir dire "gonzesse" ou "meuf" sans me faire assassiner, sans me faire juger.* » Commission Parler gras... atelier diversité.

(14) Voir l'article de Robert W. Connell, « Masculinités et Mondialisation » (2000) : « *La conquête coloniale elle-même était principalement entreprise par des groupes d'hommes spécifiques – soldats, marins, marchands, administrateurs, et un bon nombre qui étaient tout cela tour à tour (comme dans le "Rum Corps", à la création de l'État du New South Wales). Ils étaient recrutés parmi des activités et milieux spécialisés de la métropole, et il est probable que ces hommes engagés dans la colonisation étaient parmi les plus déracinés. À l'évidence, le processus de conquête a produit des masculinités de frontière qui combinaient les cultures liées aux activités de ces groupes avec un niveau de violence et un individualisme égocentrique hors du commun.*

[...] *L'impact du colonialisme sur la construction de la masculinité parmi les peuples colonisés est nettement moins documentée, mais il y a toutes les raisons de penser qu'il fut sévère. La conquête et la colonisation bouleversèrent toutes les structures de la société indigène, que ce fût ou non dans l'intention des pouvoirs colonisateurs (Bitterli, 1989). Les ordres de genre indigènes ne firent pas exception. Leur bouleversement pouvait résulter de processus allant de l'anéantissement des sociétés indigènes (comme lors de la confiscation des terres dans l'est nord-américain et dans le sud-est australien), en passant par la migration d'une main-d'œuvre sexuée (comme pour l'exploitation des mines d'or par une main-d'œuvre noire en Afrique du Sud : Moodie, 1994), aux attaques d'ordre idéologique sur les systèmes de genre locaux (comme l'offensive missionnaire sur la tradition « berdache » en Amérique du Nord : Williams, 1986). Les différents types de résistance à la colonisation ont probablement aussi affecté l'élaboration des masculinités. Cela est particulièrement manifeste dans la région du Natal, où une résistance constante du royaume Zoulou à la colonisation fut déterminante dans la mobilisation d'identités masculines ethnico-nationales au cours du vingtième siècle (Morrell, 1996).* »

(15) Il y a bien sûr, et heureusement, des professionnels qui refusent ces représentations et ces pratiques. Lors de notre étude, ils étaient très isolés.

Notons d'ailleurs que cette incompréhension des réalités actuelles de la prostitution peut aboutir à de véritables désastres. Et, s'il n'était pas dramatique, le cas du transsexuel lyonnais relégué dans une tour d'un quartier populaire par une association de réinsertion des prostituées serait comique. Imaginez un transgenre non opéré, mais déjà très féminisé, vivre dans un quartier particulièrement homophobe. Lui/elle avait compris le danger : il/elle s'enferma dans son appartement en se nourrissant exclusivement de boîtes de conserve pendant plusieurs semaines. Bonjour la réinsertion réussie !

## BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU (P.), 1998, *La Domination masculine*, Paris, Le Seuil. coll. Liber.

BOURDIEU (P.), 1992, *Réponses*, Paris, Le Seuil.

CONNELL (R. W.), « Masculinités et mondialisation », in WELZER-LANG (D.) (sous la dir.), *Nouvelles Approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 195-219.

DEJOURS (C.), 1998, *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Le Seuil.

DEJOURS (C.), 2000, « Différence anatomique et reconnaissance du réel dans le travail », *Cahier du genre*, n° 29, pp. 101-125.

GODELIER (M.), 1982, *La Production des Grands Hommes*, Paris, Fayard, réédition en 1996.

GODELIER (M.), 1995, « Qu'est-ce qu'un acte sexuel ? », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 19, pp. 351-382.

HIRATA (H.), KERGOAT (D.), 1988, « Rapports sociaux de sexe et psychopathologie du travail », in DEJOURS (C.) (dir.), *Plaisir et souffrance dans le travail*, Paris, AOCIP.

JEAN-JEAN, 2000, « La cave des tantes », in WELZER-LANG (D.) (sous la dir.), *Nouvelles Approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 187-192.

LACOSTE-DUJARDIN (C.), 1996, *Des mères contre les femmes*, Paris, La Découverte.

LACOSTE-DUJARDIN (C.), VIROLLE (M.) (dir.), 1998, *Femmes et hommes au Maghreb et en immigration*, Études sociologiques et anthropologiques, Publisud.

MACDONALD (R. H.), 1994, *The Language of Empire: Myths and Metaphors of Popular Imperialism, 1880-1918*, Manchester, Manchester University Press.

JASPARD (M.) et l'équipe Enveff 2001 (Elizabeth Brown, Stéphanie Condon, Jean-Marie Firdion, Dominique Fougeyrollas-Schwebel, Annik Houel, Brigitte Lhomond, Marie-Josèphe Saurel-Cubizolles, Marie-Ange Schiltz), « Nommer et compter les violences envers les femmes : une première enquête nationale en France », *Population et Sociétés*, n° 364, janvier 2001, pp. 2-5.

MATHIEU (N.-C.), 1985, « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie », in *L'Arraînement des femmes : essais en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, pp. 169-245.

MATHIEU (N.-C.), 1991, *L'Anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes.

MAUSS (M.), *Manuel d'ethnographie*, Paris, Éditions sociales, 1967, 264 pages. Petite Bibliothèque Payot (1<sup>re</sup> édition 1926).

PHETERSON (G.), 2001, *Le Prisme de la prostitution*, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme.

SHIRE (C.), 1994, « Men Don't Go to the Moon: Language, Space and Masculinities in Zimbabwe », pp. 147-158, in Andrea Cornwall and Nancy Lindisfarne, ed., *Dislocating Masculinity*, London, Routledge.

SINGLY (de) (F.), 1993, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 11, pp. 54-64.

SINHA (M.), 1995, *Colonial Masculinity: The "Manly Englishman" and the "Effeminate Bengali" in the late Nineteenth Century*. Manchester, Manchester University Press.

WELZER-LANG (D.), 1988, *Le Viol au masculin*, Paris, L'Harmattan.

WELZER-LANG (D.), 1994, « L'homophobie, la face cachée du masculin », in WELZER-LANG (D.), DUTEY (P.-J.), DORAIS (M.), *La Peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Paris, Montréal, VLB, pp. 13-92.

WELZER-LANG (D.), MATHIEU (L.), BARBOSA (O.), 1994, *Prostitution, les uns, les unes et les autres*, Paris, Anne-Marie Métaillé.

WELZER-LANG (D.), 1998, « Déconstruire le masculin : problèmes épistémologiques », in SOHN (A.-M.), THÉLAMON (F.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, pp. 291-303.

WELZER-LANG (D.), 2000, « Pour une approche proféministe non homophobe des hommes et du masculin », in WELZER-LANG (D.) (sous la dir.), *Nouvelles Approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 109-138.

WELZER-LANG (D.), MOLINIER (P.), 2000, « Féminité, masculinité, virilité », in HIRATA (H.), LABORIE (F.), LE DOUARÉ (H.), SENOTIER (D.) (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Presses universitaires de France, pp. 71-76.